

Repères

➤ En 1923, construction de la Villa Pauly d'après les plans de l'architecte Mathias Martin.

➤ Le 30 janvier 1933, prise du pouvoir par les nazis dans la République de Weimar. Adolf Hitler est désigné chancelier du Reich.

➤ Le 10 mai 1940, le Luxembourg est envahi par l'armée allemande dans le cadre de l'opération «Fall Gelb». L'occupation durera de mai 1940 à septembre 1944. D'août 1940 à septembre 1944, la Villa Pauly sert de quartier général à la police secrète d'État allemande, la Gestapo, alors sous la direction de Fritz Hartmann. Il mourra en 1974.

➤ Le 10 février 2015, l'historien Vincent Artuso présente son rapport sur le rôle de la Commission administrative durant la Seconde Guerre mondiale et son implication dans les politiques antijuives du régime national-socialiste.

VERBATIM

«Passant, souviens-toi qu'en ces lieux fut organisée à partir de 1941 la déportation des juifs du Luxembourg. 1 300 enfants, femmes et hommes ont péri dans la tourmente de la Shoah»

(Les mots gravés sur la plaque commémorative)

1 284 LE CHIFFRE

C'est le nombre de ceux qui ont péri parmi les 4 000 juifs qui se trouvaient au Grand-Duché en mai 1940, lorsque l'armée allemande a envahi le pays, avant d'entamer la persécution des citoyens et réfugiés juifs sur le territoire, dont 900 sont toujours portés disparus et seuls 1 611 ont survécu à la Shoah.

La fin d'un mythe

Pendant des décennies, la Villa Pauly a été le symbole de la répression contre la résistance. Depuis hier, on y commémore également la déportation des juifs.

Une plaque commémorative apposée à l'extérieur de la Villa rappelle désormais que la Gestapo y a planifié la déportation des juifs luxembourgeois.

De notre journaliste
Frédéric Braun

La bâtiment est un des plus emblématiques de la ville : construit en 1923 pour Nicolas Pauly, chirurgien, il a accueilli, d'août 1940 à septembre 1944, le quartier général de la Gestapo, la «police secrète» de l'occupant nazi. Lorsque les troupes allemandes s'emparent de la demeure, son propriétaire est en vacances. À son retour, il se serait contenté de réclamer un loyer à ses hôtes germaniques. Mais si la Villa Pauly est le symbole qu'on connaît, c'est parce que dans ses entrailles, depuis l'escalier qui mène dans la cave et jusque dans les cellules encore visibles aujourd'hui, il s'agit d'un lieu dans lequel on a emmené des gens pour les

emprisonner et les torturer dans le but de leur extorquer quelque information de valeur aux yeux de l'occupant, avant de les fusiller ou de les libérer. L'enfer pour beaucoup aura commencé dès l'escalier abrupte dans lequel plus d'un a été jeté par la main ennemie pour atterrir en bas, totalement sonné, blessé, avec la trouille comme seul compagnon pour la nuit.

➤ Colonne de gauche, colonne de droite

Deux plaques commémoratives, apposées toutes les deux sur le pilier à gauche de l'entrée de la villa, enjoignent au passant de se souvenir «des résistants torturés en ce lieu» ainsi que des «patriotes qui, sous la terreur nazie, ont souffert dans cet immeuble pour la liberté et la patrie». C'est d'ailleurs là «ce qui a été généralement gardé en mémoire» comme le constate l'historien Paul Dostert, directeur sortant du Centre de docu-

mentation et de recherche sur la résistance (CDRR) installé dans ce lieu, à l'occasion de l'inauguration, hier, devant une salle comble, d'une autre plaque commémorative, non pas en mémoire des résistants, mais en mémoire du passé de la Villa Pauly qui, comme le rappelle un communiqué, est «également [le lieu] à partir duquel la déportation des juifs du Luxembourg a été organisée». En effet, explique un Paul Dostert visiblement mal à l'aise, c'est lors d'une recherche sur la Gestapo avec l'université de Trèves qu'on aurait commencé «à s'apercevoir clairement que la Gestapo n'avait pas seulement agi contre les soi-disant "ennemis du Reich" (les résistants), mais avait également planifié et mis en œuvre toute une panoplie de mesures contre les juifs. Et cela également au Luxembourg.» Il s'agissait évidemment là, sinon d'un argument risible, d'un euphémisme poli pour trouver des explications au recouvrement systématique (au pro-

fit d'un mythe national complaisant) de la persécution des juifs luxembourgeois et donc de la collaboration des autorités avec l'occupant nazi, établie depuis. Quoi qu'il en soit, on se serait par la suite rendu compte que les plaques déjà en place «ne mentionnent qu'un seul volet» de l'histoire. Un soir, ainsi le dit la légende, on aurait donc proposé au Premier ministre, Xavier Bettel, de commander une plaque complémentaire qui prenne en compte «l'autre volet». Et comme tient à le préciser le directeur sortant en direction du président du Consistoire, Claude Marx, à propos des mots à y inscrire, «jamais auparavant n'avons-nous réussi, avec vous, à trouver un accord aussi rapide-ment».

On peut se demander pourquoi on n'a pas choisi de réunir sur une seule nouvelle plaque et le souvenir des résistants torturés et la déportation des juifs, pourquoi finalement «l'autre volet» de l'histoire se trouve également sur l'autre colonne (celle de droite) ornant l'entrée de la Villa Pauly. Dans son allocution, Claude Marx s'est contenté de rappeler avec gravité les faits : «Sur une population d'environ 4 000 juifs résidant au Luxembourg en 1940, 1 284 sont morts de manière certaine dans la tourmente, rayés à jamais du monde des vivants. 900 autres ont disparu sans laisser de traces. 1 611 ont survécu. Et c'est du centre administratif abrité par la Villa Pauly qu'étaient mis en œuvre les ordres de déportation.»

Xavier Bettel, à qui il revenait, en tant que Premier ministre, de prononcer le discours de clôture, aura choisi, comme si souvent à ce genre d'événements, de laisser libre cours à son imagination, ou du moins de faire semblant, ce qu'il sait faire le moins. Si bien que son discours, à défaut d'être écrit pour cette occasion précise n'a finalement été qu'un recyclage, qu'une compilation de phrases («Nous n'avons pas tous été des héros») et de pensées exprimées ailleurs. Ce qui est navrant, compte tenu de la symbolique de la journée d'hier, qui aura marqué la fin du symbole de la Villa Pauly comme sanctuaire en souvenir à la violation, par une puissance venue de l'extérieur, de la supposée intégrité morale d'un peuple qui se rêvait exceptionnel. Mais dans ce pays, on a la mémoire légère. Passons donc à autre chose.



Photos : fabrizio pizzolante

La Villa Pauly, boulevard de la Pétrusse à Luxembourg, hier après-midi.

«Ça m'est venu spontanément»

Marcel Kahn a joué l'hymne national sur son harmonica.

Il y eut comme un moment délicat à l'issue de l'inauguration de la plaque commémorative. C'est alors que vous avez choisi de jouer l'hymne national sur votre harmonica...

Marcel Kahn : Ça m'est venu spontanément. J'avais mon harmonica sur moi. J'avais pensé à jouer *Le Chant du partisan*, mais je me suis dit : "Il ne s'agit pas seulement d'anciens résistants." Et là, vers la fin de la cérémonie, je me suis dit : "Il manque quelque chose." Alors j'ai sorti mon harmonica et j'ai joué l'*Hémetch*.

Vous l'avez toujours sur vous votre harmonica?

Eh bien, souvent, oui, même si aujourd'hui je l'ai pris avec moi pour pouvoir m'en servir au cas où... Je n'avais pas spécifiquement pensé à l'hymne national, mais il me semblait idéal pour terminer aujourd'hui.

Que signifie ce bâtiment (la Villa Pauly) pour vous, personnellement?

Il m'évoque pas mal de choses.

J'étais maquisard en France pendant la guerre, à 14, 15 ans. J'ai quitté le Luxembourg à l'âge de 14 ans, en tant que juif.

➤ Une médaille pour avoir sauvé des vies

Et quand je pense à ceux qui ont vécu tout ça, les résistants, alors la Villa Pauly faisait partie des endroits que je fréquentais (après la guerre). Nous y tenions nos réunions dans la cave. C'était toujours effrayant de descendre cet escalier dans lequel beaucoup de personnes ont été jetées. Cela, je ne l'oublierai jamais. Voilà pourquoi il faut que je participe à cette cérémonie.

Pensez-vous que ce bâtiment aura à l'avenir la même symbolique qu'il a eue auparavant?

J'espère. En tout cas, ceux de ma génération (il n'en reste plus beaucoup), et moi qui ai 89 ans, se souviennent certainement davantage encore de ce qu'ils ont vécu comparé à la jeune génération. Peut-être que la jeunesse n'en entend pas as-

sez parler et qu'il faudrait en parler plus. D'un autre côté, c'est ce qui se fait depuis un certain temps.

Que pensez-vous de cette journée?

Je me suis demandé pourquoi les gens qui, au Luxembourg, ont sauvé la vie de gens, juifs ou pas juifs, peu importe : qui ont sauvé la vie à d'autres hommes, pourquoi ne pas leur attribuer une médaille à leur tour, puisqu'ils l'ont méritée? Ce serait à titre posthume, mais je suppose que les enfants, neveux, etc., en seraient fiers. Il y aurait encore tant de livres à écrire, si tout le monde se mettait à raconter son histoire. Dans mon cas, c'est trop tard.

Comment jugez-vous la jeune génération?

J'étais content que le Parlement ait décidé d'exprimer des excuses. Ce n'était que pour ceux qui étaient coupables. Car les Luxembourgeois étaient tout de même très patriotes. Moi aussi. Ma patrie m'avait beaucoup manqué.

Recueilli par F. B.



Marcel Kahn, 89 ans, entonnant l'hymne national, à la surprise de tous.